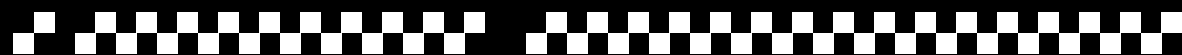


POP'LAB



numéro 3'

07' 2007'

highjacker aka
Laurent Masoero'

L'art ou l'exigence
de la lenteur'





Image tirée du film Stills "Cambodia"

— L'art ou l'exigence de la lenteur

Face à l'accélération du monde, à sa complexité, l'artiste pense de moins en moins. À l'image du monde hypersensoriel, il s'exprime.

Nul ne peut mettre en doute le changement global et radical de contexte, l'accélération du monde, l'informatisation, le travail en miettes, le génie génétique, la perte de repères, et l'individualisme en conséquence sociale. Le temps s'est d'un coup raccourci, et l'environnement de l'Homme qu'on pouvait considérer comme stable à l'échelle humaine depuis le VI^{ème} siècle avant J-C (l'apparition de l'agriculture et la sédentarisation autour des espaces cultivés) a muté brutalement au cours des deux derniers siècles: ce que nos grands-parents ont vécu est déjà enfoui dans un passé que nous considérons tous comme lointain.

Face à ces constats évidents, il est facile de tirer des conclusions qui mettent au centre de l'analyse ce changement radical d'environnement et d'en faire le principal coupable

On pense l'accélération civilisationnelle comme si l'homme était une donnée invariante de l'équation et que seul ce qui l'entoure se modifiait.

des maux de la civilisation. Or, il apparaît qu'une donnée d'importance fait défaut. On étudie le phénomène comme si l'homme était une donnée invariante de l'équation et que seul ce qui l'entoure se modifiait. Or nous ne sommes plus tout à fait semblables aux premiers hommes. L'impact de l'accélération ne se ressent pas seulement au niveau sociétal (pertes de repères, crises des valeurs, crises des institutions, faillite des modèles éducatifs et de santé, détérioration massive de l'environnement), il touche l'équilibre même des individus.

Les spin doctors actuels espèrent remédier aux maux de nos sociétés à grands coups de réforme. Les macro remèdes sont toujours des pis aller, car ils s'administrent aux masses, alors que c'est l'individu qui est souffrant. Entre les chantres du retour à l'état naturel et ceux qui prophétisent l'homme plus qu'humain pour demain, augmenté de nano-

équipements après avoir passé un contrôle technique prénatal, il reste encore les adorateurs de temples et autres tribus pratiquant la magie noire qui préfèrent croire à ce qu'ils rêvent ou imaginent par peur, inconscience et déraison. Peu de solutions émergent, si ce n'est des thérapies qui valent le plâtre de jambes de bois. Au milieu, il y a une société indolente, anesthésiée de remèdes tout aussi peu efficaces : la consommation, les loisirs, l'acharnement au travail...

Nous montrons de plus en plus de difficultés à vivre le monde tel qu'il est, et ce, paradoxalement, dans nos sociétés post-modernes où le « progrès » a lieu tous les jours... Ce paradoxe met en évidence la schizophrénie particulière qui nous touche : nous formons des sociétés « accélérantes » (et nous profitons des accélérations...) et nous sommes, indi-

viduellement, victimes de ces mêmes accélérations : fragilité physique et psychique sont des symptômes banals chez l'homme post-moderne.

D'un point de vue psychologique, le constat est plus complexe. L'augmentation de l'activité humaine et son élargissement ne seraient pas un problème (qui peut sérieusement s'opposer aux nouvelles techniques ? l'invention du marteau impliqua en son temps la possibilité de se taper sur les doigts !) si ceux qui en bénéficiaient étaient préparés à la nouvelle donne psychologique.

L'inflation vertigineuse de stimuli a surpris son propre créateur, nu comme un vers et sans défense devant le plus grand assaut psychologique jamais vu. Le fils de l'homme du XVII^{ème} vivait comme son père, bénéficiait d'usages séculaires qui réglaient son quotidien, domestique ou spirituel. Nos enfants, à 10 ans, semblent parfois habiter une

planète différente de la nôtre. Or, ce qui se passe dans la civilisation peut être comparé à une double peine. D'un côté, l'accélération produit plus de situations nouvelles à comprendre et gérer, de l'autre, par un phénomène vicieux, la vitesse de cette accélération paralyse nos mécanismes pour y répondre.

Ce phénomène de sidération est connu des scientifiques : si vous augmentez la stimulation à un niveau inhabituel chez un individu, vous constatez une chute notable de performance de ses fonctions supérieures.



Dessin d'Aristote publié en 1513 à Hagenaw *

Vous vous êtes tous retrouvés un jour pour le premier rendez-vous amoureux. La difficulté à trouver ses mots, l'émoi qui vous fait dire des platitudes (selon vos propres critères) sont les symptômes de cette baisse relative de votre intelligence. Autre cas plus spectaculaire : pendant le débarquement sur les côtes normandes du 6 juin 1944, des observateurs de l'armée ont décrit la totale paralysie de soldats restant debout sur la plage sous le feu mortel de leurs adversaires. On voit là l'effet que provoque un stimulus puissant sur l'intelligence humaine : la fonction de survie est subordonnée à une activité pour le moins inappropriée (l'errance, l'immobilité, la station verticale). Les rares survivants à ce syndrome ont expliqué que pendant l'attaque, ils vécurent la scène au ralenti et comme privés de son.

On comprend dans ces deux cas que l'impact sensoriel et émotionnel fait chuter les capacités de nos fonctions supérieures et qu'un fonctionnement subconscient en « assure » le relais. On voit la part que prend la réaction aux stimuli dans l'adaptation aux situations inhabituelles.

Or rien ne préparait les hommes à l'accélération. Pire, de génération en génération, l'homme moderne transmet par son comportement, ses habitudes, et ce, via ce que l'on appelle culture générale, des modèles comportementaux qui promeuvent la vitesse et la sensorialité, aux dépens des fonctions supérieures de ses suivants. On est passé d'un monde calme, peu stimulé, à un univers en perpétuelle recherche et glorification de la performance. On est passé d'un monde de peu à un monde du beaucoup, et aujourd'hui à un monde du trop, et tout cela tend vers le rien, le néant. Et cette tendance est remarquable dans toutes les sphères d'activité humaines : éducation, santé, production, commerce, infor-

mation. Et l'art, bien sûr, mais j'y reviendrai.

L'accélération a produit une société en grande partie subconsciente, c'est-à-dire une société dont la conscience est de plus en plus intermittente. Et la triple peine arrive : quand la raison s'absente du jugement et que la part du sensoriel/émotionnel devient majoritaire, les choix des individus, pris en tenaille dans une société de plus en plus incertaine et par ce biais de plus en plus inconfortable, voire brutale, sont dirigés préférentiellement vers le confort, la sécurité, le plaisir immédiat. Face à la complexité, l'être subconscient cherche des solutions faciles ou ne cherche plus du tout : la subconscience se nourrit de subconscience (l'alcoolique boit finalement pour oublier qu'il boit). Les sociétés post-modernes ressemblent au Titanic dont l'orchestre superbe continuait à jouer pendant le naufrage.

L'absence de liens logiques mène les individus dans des impasses personnelles et collectives : le système de valeurs est à la fois soumis à de formidables tensions et à de non moins formidables effondrements.

L'hyperconsommérisme est un des théâtres les plus remarquables de la dualité tension/effondrement : d'un côté, l'addiction au profit amplifie les tensions entre producteurs et distributeurs, de l'autre, l'addiction à la consommation provoque l'effondrement qualitatif du marché, car le prix devient l'unique référent. Le cycle infernal se termine d'un côté en révolte « paysanne », de l'autre en commission de surendettement.



1490 : Section sagittale de la tête réalisée par Léonard de Vinci *

L'individualisme est une réponse par défaut au problème que pose alors la vie avec les autres. Le manque de fiabilité des valeurs partagées oriente chacun de nous à régler unilatéralement son tropisme vers les autres : ce qui m'arrange quand la pression monte // ce qui devrait être vrai pour tous quand je me sens en sécurité. La participation à la vie politique le montre à chaque scrutin : il n'y a presque plus d'intérêt commun, il n'y a plus que des intérêts particuliers ou plus d'intérêt du tout. La lutte des classes a laissé place à une lutte sourde, où chacun évalue l'opportunité personnelle qui se dégage dans tel ou tel programme. La politique, celle des gouvernants autant que celle des gouvernés, est désormais la pointe émergée de l'iceberg individualiste.

* Ces images proviennent de l'ouvrage « Histoire illustrée de la Fonction Cérébrale » de Edwin Clarke et Kenneth Dewhurst publié aux Editions Roger Dacosta-Paris en 1984

L'art paye aussi son écot à cette tyrannie. Derrière l'explosion du nombre des acteurs et la profusion des œuvres qui peut réjouir au premier abord se trame un scénario moins grossier, plus nuancé, mais tout autant funeste. Dans cette sphère de l'activité humaine, la catastrophe n'a pas le caractère de l'évidence. La nouvelle donne de l'art est le fruit d'un mélange complexe et contradictoire de bonnes intentions, de politique culturelle et de consommation frénétique (une conséquence de ce qu'est devenu le monde depuis l'après-guerre, depuis la montée en puissance et l'avènement de la classe moyenne comme pivot des sociétés industrialisées).

Entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, avec comme point d'orgue la rupture des modernes, l'art est passé d'une position de faire-valoir de la culture bourgeoise dédié à cette seule catégorie sociale à celle de générateur de nouvelles valeurs alimentant (et alimenté par) les nouveaux instruits, récipiendaires de l'école de Jules Ferry. Ce changement de mains a ouvert un art de la recherche, de la découverte, de l'interrogation, parallèle aux avancées de la science. L'Avant-garde explore un nouveau monde : il ne s'agit plus de représenter l'ordre établi, mais de placer l'individu dans un contexte plus large. La place de la psychologie devient centrale dans l'art.



Dans les années 60, l'art éminemment politique sert de toile de fond aux revendications libertaires. Les artistes de l'époque pressentent la massification et la subconscience qui lui est cosubstantielle : c'est l'avènement de la société de consommation. L'art reste niché sous l'aile des élites en pratiquant une résistance en forme de guérilla pendant que l'art ménager triomphe partout.

Dans les années 80, et par un effet de retournement soudain, l'art est soudain déclaré d'utilité publique. Il déborde de ses bases originelles et entend concerner toutes les strates de la société. Une véritable explosion le pousse une nouvelle fois hors de ses frontières de classe, jusqu'à devenir un cursus populaire pour des milliers d'étudiants. On passe ainsi d'une discipline d'experts à une formation démocratisée, à l'instar de la médecine ou de la comptabilité. Parallèlement, les politiques publiques se mettent au diapason de cette nouvelle révolution sociale, avec l'inertie

et le décalage qu'on leur connaît dans l'accompagnement de l'activité des administrés. Dès lors, l'art, la culture, fusionnent curieusement en un seul secteur qu'il faut investir, soutenir, et parfois tenter d'organiser. La culture est partout, doit être partout et pour tout le monde. Il y a, d'un côté, une sorte d'injonction à connaître l'art, à être au contact des œuvres, de l'autre, la création d'offices à même de structurer l'offre. En France, la tendance est poussée à son extrême. L'argent public devient le relais de croissance des milieux artistiques, ce qui ne manque pas de faire grincer des dents lors de l'attribution des aides et d'ajouter à la confusion des genres : art - culture - politique forment un triumvirat ingouvernable, car contre-nature. La séparation du politique et de l'art devait rester une règle d'or. Le clientélisme et l'angélisme en ont été les fossoyeurs.

Accompagnant cette volonté de profusion et d'extension, la plupart des acteurs (État, artistes, compagnies, lieux de diffusion...) ont participé à la mise sur orbite de la consommation culturelle : de festivals en biennales, d'interventions d'artistes en milieu scolaire en méga-exposition... Cela a vite pris des airs d'hyperconsommation. Mais quand il s'agit de culture, cela semble beau et bien, pour le bonheur de tous.

Depuis les années 90, la révolution numérique et son extension exponentielle, en libérant les moyens de production d'images, de sons, (et de reproduction...) a accentué le phénomène d'extension du domaine artistique jusqu'à produire un mirage sans précédent : «tous artistes» clament les vendeurs de matériel informatique. On assiste à l'émergence d'une génération spontanée d'acteurs qui prennent ainsi la «parole». Les limites de l'art volent alors en éclat, et ce, jusqu'à un infini d'objets de création. Un infini qui a souvent le goût du néant.

On dit l'enfer pavé de bonnes intentions...

En mettant l'art au cœur de la société, en l'organisant et le promouvant à l'excès, on nie son caractère à la fois fragile, fulgurant, à découvrir. On passe sous silence sa lente maturation, l'engagement qu'il impose, son exclusivité impérieuse. Du coup, la rencontre tant désirée n'a pas lieu. On assiste à un mariage arrangé, sans amour, une célébration obligatoire et collective dont on aurait oublié les raisons. L'effet le plus pervers de cette situation est la position des créateurs. Beaucoup produisent pour assurer leur subsistance et leur survivance (visibilité) dans le secteur. Ils répondent à la demande. Le système atteint alors les confins de l'absurde. Ce qu'il y a d'exploratoire, d'indocile, de résistant dans le travail de l'artiste se plie imperceptiblement à la normalisation d'une clientèle en quête de tourisme culturel : pas un voyage dans l'inconnu, mais un shopping balisé et simplifié. Les positions sont ainsi inversées : hier, l'artiste s'extrait du monde pour le commenter ; aujourd'hui, le créateur essaye ostensiblement de s'y faire une place, tant économique que sociale. Et l'art s'échappe aussitôt.

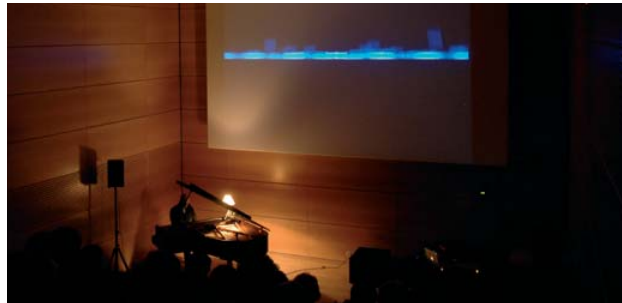
Devant l'urgence et la complexité du monde, le créateur «numérique» pense de moins en moins, il s'exprime. Il est à l'image du monde hypersensoriel qu'il investit, et la vox populi du monde de l'art l'y encourage le plus souvent. A la recherche permanente, voire frénétique, de nouvelles sensations ou émotions à servir à un public de consommateurs, il a dépassé, croit-on, le stade conceptuel. En fait, il ne l'investit plus. Et quand cela arrive, la pauvreté des propositions et le manque de liens aboutissent à des objets mentaux rudimentaires, sans la profondeur et la perspective des œuvres qui donnent à réfléchir. Restent la vitesse, l'intensité, l'accumulation, la redite, la tendance, la mode, les lieux communs.

Rien ne ressemble plus à une œuvre d'art qu'un amas de signes sans cohérence -sauf quand on s'attarde justement sur la cohérence. Quelle différence peut-on faire entre une nature morte d'un grand maître et celle d'un mauvais peintre ? La réponse réside presque entièrement hors du tableau. Le psychisme, les perspectives mentales d'élaboration du peintre sont cette différence. Mais l'art n'est pas tout là : il y a sa nécessaire contrepartie. L'artiste soumet en silence un questionnement à son spectateur, et lui propose un rôle. Et pas un rôle de figurant, sans texte ni caractère.

L'art joue des apparences, mais ne s'en contente pas, au contraire. L'art commence par être exigeant avec son auteur. Il continue à l'être avec son scrutateur. Il lui demande de prendre le temps, d'explorer doucement, de revenir un peu plus tard. L'art ne connaît pas de spectateur, il se dérobe aussitôt. Il se donne petit à petit aux esprits en recherche, en mouvement.

Cette exigence duale de l'art tombe mal en ces périodes d'accélération subconsciente. Mais que l'on ne s'y méprenne pas : l'art a besoin de peu pour vivre et ne disparaîtra pas. Il joue depuis toujours de patience et de lenteur. Il est comme ces graines enfouies sous le sable brûlant du désert qui germeront à la prochaine pluie, dût-elle ne pas venir la saison prochaine, ni celle d'après... Certains artistes se sont volontairement exclus du monde de l'art. Ils sont peu visibles ou font carrément de l'absence leur garde-fou. Ils se cachent ou ne produisent plus. Aussi paradoxales qu'elles puissent être, ces attitudes de non-monstration ou de non-production invitent à méditer sur l'art. Elles proposent un temps d'arrêt, une pause, ce qui ne semble pas la moins bonne manière de ralentir un peu.

laurent masoero aka highjacker_ Mai 2007



De haut en bas : 1. Stills "Cambodia", 2. Stills "In the neighborhood", 3. Stills "About Delphine Gaud", 4. Live électronique collectif, Festival Nuits Sonores 2004, 5. L'accès au piano, Improvisation, Musée d'art contemporain, Lyon 2006.

“ J’aime impulser un climat qui pousse à l’exploration ”

Highjacker, aka Laurent Masoero, musicien, plasticien « généraliste » se revendique « non-professionnel ».

Pour répondre à la proposition du pop’lab, toi qui es compositeur de musique électronique, tu as imaginé d’emblée l’écriture d’un texte. Pourquoi ?

D’abord, la musique n’est qu’une forme parmi d’autres dans mon travail. Je suis d’abord un concepteur, un généraliste si l’on veut. Je choisis la forme -musique, vidéo, peinture, écriture- selon ce qui me semble le plus approprié pour le sujet, et puis ça dépend des périodes... Les formes donnent vie différemment à une même idée. Et puis j’aime explorer, changer d’angle. Les différentes formes s’alimentent les unes les autres. L’expérience de chaque forme est particulière. Elle "sert" toujours le discours global.

Il s’agit toujours pour moi d’élaborer des systèmes, des structures. La forme est une façon particulière de jouer dans le cadre que j’ai défini.

Pour le pop’lab, la règle du jeu n’est pas de faire acte de création, si j’ai bien compris. J’ai choisi d’écrire sur le contexte et les conditions de la création. C’est un sujet central pour moi, ce que j’appelle le cadre. Je m’intéresse en parallèle à la psychologie moderne, à la neuropsychologie, pour faire simple, au cerveau humain et à son fonctionnement. En parler dans pop’lab, un net media qui s’intéresse à l’art et pas seulement, m’a semblé le lieu idéal.

De quelle manière mets-tu en pratique cet éloge de la lenteur dans ta propre production plastique et musicale ?

En fait, c’est le cadre de mon travail depuis 5 ans. Je joue à la fois sur plusieurs registres : je fais moi-même l’expérience de la lenteur dans mes dispositifs et je propose à celui qui regarde, qui écoute, de faire aussi cette expérience. Cela donne des films sans mouvements de caméra ni montage, où le temps filmique est le temps réel, où mon travail consiste à cadrer comme un peintre de paysages. Pour la musique électronique, les tempi sont souvent lents (en contrepied à la tendance actuelle du dance floor, de l’IDM, du breakcore). J’utilise souvent la voix humaine, un instrumentarium hybride composé d’instruments classiques et de sons très électroniques issus des courants break, electronica, et des samples de musique moderne ou contemporaine (Bartok, Debussy, Berg,

Ravel, Varese, Ligeti, John Adams...). La composition aussi oscille entre musique savante et non-savante, même si cette différence ne veut pas dire grand-chose.

Fais-tu une différence entre la production d’images plastiques à l’instar de tes "still vidéos" (des vidéos où il ne se passe rien ou presque) et la production d’images sonores ?

Il y a des spécificités qui marquent la différence entre les deux formes, mais l’intention est la même : placer le "spectateur/auditeur" dans un climat qui pousse à l’exploration, à la visite.

La dilution de l’art dans l’accélération du flux est-elle inéluctable? Autrement dit, y a-t-il, selon toi, d’autres alternatives au marché de l’art ou au soutien politique à la création artistique ?

Le marché ou le soutien politique ne sont que des facteurs environnementaux de l’art. Il parient sur de bons et de mauvais chevaux. Cela ne fait pas l’art. L’art se joue au moment de la création, et l’artiste est seul maître à bord. Ce qui le pousse à créer, c’est la question centrale. Dans *Lettres à un jeune poète*, Rilke renvoie son jeune destinataire à un questionnement interne. A lui de trouver sa raison, d’évaluer son engagement, de soupeser sa détermination. Rilke croit en cette sincérité intime. J’y crois aussi.

Baudrillard critiquait l’art contemporain en le qualifiant de “nul”. Sa pensée a-t-elle guidé l’écriture de ton texte? Sinon, quels sont tes maîtres à penser ?

Pas du tout. Je m’inspire, sans les citer, de travaux scientifiques issus principalement de chercheurs de l’école moscovite de psychologie. Notamment Lev Vygotsky, un psychologue, spécialiste, entre autres, du langage, ainsi que les travaux de deux de ses élèves, Alexander Louri et Nikolai Alexandrovitch Bernstein, neuropsychologue et neuropsychomotricien, spécialisés dans le développement cognitif et le mouvement humain. J’étudie parallèlement la technique de F.M. Alexander qui propose une rééducation psycho-physique sur une base consciente. Son approche de la coordination humaine a largement guidé ce texte.

Tu passes d’un set de DJ sous le nom d’Highjaker à des performances au piano à queue au sein d’un musée d’art contemporain. Graphisme, peinture, son, vidéo, tu touches à toutes les créations. C’est pour faire pièce à l’émiettement dont tu parles ?

Non. Je bénéficie de la convergence numérique. Je profite du potentiel des nouveaux outils. Je suis un généraliste, un non-professionnel et j’essaie de ne pas tomber dans le tourisme.

Pourquoi cette double identité Highjaker/Laurent Masoero ?

Quand j’ai lancé la plate-forme de musique électronique Dopebase à Lyon, je me suis retrouvé au milieu de jeunes artistes issus de l’electro, de l’undersound genre free parties et j’ai pris un nom de super-héros, comme ils disent. Au départ, c’était Pirate de l’air, car je volais des samples de musiques classiques. Après le 9/11, je l’ai traduit en anglais.

Dopebase répondait au besoin de se regrouper au sein d’une entité autonome capable de produire, de communiquer, de prendre position face au "marché" : maisons de disque, Sacem, droits d’auteurs... Highjacker, c’était ce qu’il fallait de politiquement incorrect et un moyen d’avancer masqué. Une façon de refuser la personnalisation.

Aujourd’hui, la plate-forme a vécu. Highjacker m’est resté et je suis toujours Laurent Masoero.

recueilli par annick roivoire' poptronics

Laurent Masoero est musicien compositeur autodidacte. Pour enfoncer le clou de l'amateur venu en terres artistiques, il s'invente un nom de super-héros, Highjacker, pour monter la plateforme de musique électronique Dopebase, à Lyon (aujourd'hui dissoute). A mi-chemin de la musique contemporaine «savante» et de l'électronique, il joue des deux tableaux : DJ aux Nuits sonores, il intervient sur France Musique ou convoque le public techno à une leçon de piano particulière au musée. Ses vidéos font l'éloge de la lenteur, comme sa musique choisit des rythmes à contre-courant du dance-floor. Pour répondre à l'invitation du pop'lab, il a choisi d'explorer les conditions de la création, ce qu'il nomme le «cadre».

la playlist de laurent masoero

essais, roman

Autopsie d'un meurtre,
Pascal Mérgeau
Effondrement, Jared Diamond
Neige, Orhan Pamuk
Un barbare en Asie, Henri Michaux
Les îles, Jean Grenier

films

Lost in translation (2003),
Sofia Coppola
Les 7 Samurais (1954),
Akira Kurosawa
Few of us (1996), Sharunas Bartas
Dead Man (1995), Jim Jarmusch

musique

A Recollection, Leos Janacek, Andras Schiff
Les Ethiopiennes vol.4, Mulatu Astatké
Works for Piano, György Ligeti,
Pierre-Laurent Aimard
Possible Musics, Brian Eno,
Jon Hassel

théâtre

Gente di plastica,
Compagnie Pipo Delbono

agenda, à venir

le 30/10 en résidence dans l'émission
Tapage Nocturne,
France Musique. Enregistrement live
(20mn) pour la série *Villes nomades*,
thème : Bombay.

site

<http://perso.orange.fr/highjacker.masoero>

poplab'3
07' 2007'
highjacker aka laurent masoero'
l'art ou l'exigence de la lenteur'
7 pages

édité par poptronics,
sarl au capital de 5000 euros
RCS 498 329 143 00016

<http://www.poptronics.fr>

directrice de publication' annick rivoire
rédactrice en chef' elisabeth lebovici
direction artistique, design graphique'
christophe jacquet dit toffe,
studio général